



VOLUME 1. NUMERO 10.

ZION CITY, le 15 JUILLET 1905.

PRIX 25 CENT.

TÉMOINS DE LA GUÉRISON DIVINE.

MIRACLE DE GUÉRISON.

ON L'APPELLERA ADMIRABLE!

Livre du Proplæte fsaie IX, 5. 1"

Nous désirons que le lecteur comprenne bien que le récit qui va suivre est écrit dans le but unique de glorifier Dieu et de rendre Lui seul l'Honneur et la Louange.

Le miracle de guérison dont nous allons parler fut accompli par Dieu Lui-même, au nom de Celui qu'Il a souverainement élevé et dont "*le nom est audessus de tout nom.*" A Lui seul soit la Gloire!

C'est Sa Puissance divine qui opéra ce miracle.

Notre tâche fut seulement être le messenger et l'instment dont Il se servit; ni plus, ni moins.

"A Celui qui est sur le trône, et Agneau à l'Agneau soient la louange, l'honneur, la gloire, et la force, aux siècles des siècles!"

*
* *

Le mercredi 5 avril 1899, nous étions assis dans cette même chambre du "Home de Sion," d'où nous écrivons maintenant ces lignes, dépouillant le volumineux courrier du matin.

Tout à coup nos yeux tombèrent sur le fragment d'un jour contenant la plus violente attaque qui eût jamais été dirigée contre nous.

Elle venait d'un soi-disant ministre de l'Évangile, revêtu de la haute dignité d'Evêque Bans l'Église Méthodiste Episcopale.

Il nous semblait incroyable qu'un homme faisant profession d'aimer et de connaître notre Seigneur Jésus-Christ put écrire un article semblable à celui que l'Évêque Toburn fit paraître dans la feuille qu'il public aux Indes, contrée où il travaille en qualité d'Évêque-Missionnaire.

Mais cette attaque était devant nos yeux, réimprimée dans le "Michigan Christian Advocate."

Depuis lors nous avons reçu de l'Inde un exemplaire du journal qui le premier publia cette

attaque. On y lisait: “Le D^r Dowie est un imposteur!” Puis suivait toute une colonne d’assertions malveillantes et de viles calomnies. En même temps l’auteur cherchait à se justifier de nous avoir traité d’imposteur à la face de l’Inde et du monde entier.

L’indignation et la tristesse nous arrachèrent des larmes amères. Mais bientôt, élevant notre cœur à Dieu dans une fervente prière, nous Lui demandâmes de nous accorder la grâce de supporter et de vaincre.

Nos pensées se portèrent aussitôt vers ces millions d’âmes en Asie, pour lesquelles l’etrenite de Satan, du péché et de la maladie allait être resserrée par ces méchantes paroles.

Comme le prophète des anciens âges nous nous lamentions, disant: “*Malheur à moi, ma mère, de ce que tu m’as fait naître homme de dispute et de quenelle pour tout le pays.*” (Jérémie XV, 10.)

Quoique ces calomnies de l’Évêque Toburn fussent fausses, absolument fausses, elles semblaient particulièrement difficiles à supporter.

Enfin des paroles consolantes vinrent à notre esprit, paroles que Dieu adressa à Son serviteur Jérémie, lorsque, se plaignant de son sort, celui-ci s’écriait: “*Chacun me maudit et me méprise!*”

“*L’Éternel dit: Certes, tu auras un avenir heureux; certes, je forcerai l’ennemi à t’adresser ses supplications, au temps du malheur et au temps de la détresse.*” (Jérémie XV, 11.)

Au même moment une cloche retentit annonçant à tous les hôtes du “Home de Sion” qu’il était temps de s’assembler pour la méditation, la prière pour les malades, et l’imposition des mains au nom du Seigneur.

Mettant le journal de côté, je m’écriai: “Père, que je sois fortifié afin de pouvoir faire du bien aux malades et aux souffrants!” Car je savais que la salle où j’allais entrer était pleine de malades et de souffrants, chargés du lourd fardeau du doute, du péché, de la maladie, se trouvant tous “*au temps du malheur et au temps de la détresse.*”

L’image de cette dame, dont la photographie est reproduite ici, se présenta à mon esprit telle que je l’avais vue dans le “Home” depuis plusieurs jours.

Je pensai aux vingt et une longues années de souffrances qu’elle endura.

Oh! quel temps de malheur ce fut pour elle!

Pendant toutes ces années, elle avait été membre de cette même Église Méthodiste Épiscopale, dont

mon ennemi était Évêque.

Pendant toutes ces années les pasteurs de cette Église lui avaient enseigné que le mal était un bien, et que l’affreuse maladie qui la torturait jour et nuit était l’œuvre de Dieu et l’expression de Sa Volonté.

Je pensai à l’habileté et à l’adresse de de Satan qui se servait d’un Évêque francmaçon afin de mieux river ses chaînes autour d’elle et autour de milliers d’autres malheureuses créatures.

Je pensai à ces Méthodistes de Winterset (Etat d’Iowa) parmi lesquels elle avait vécu durant nombre d’années et qui s’étaient moqués d’elle et de son mari—un médecin—parce qu’il l’avait amenée au “Home de Sion.”

Je pensai à ces traits tirés par la souffrance, à ce regard plein d’attente qu’elle attachait sur moi lorsque je lui enseignais le chemin de la Guérison Divine.

Je pensai à la préparation évidente qui s’opérait en elle, comme mes frères en Christ, les anciens, me l’avaient dit, sachant bien que c’était avec un cœur rempli d’espoir et de foi qu’elle serait venue à cette réunion du matin où je devais lui imposer les mains pour sa guérison.

Je pensai à sa mère, à sa fille, à son mari, qui attendaient avec anxiété que je vienne.

Je savais que chaque personne dans la maison éprouvait une profonde sympathie pour cette femme qui “*avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins,*” et qui, depuis treize longues années, avait été incapable de se tenir debout.

Dans ma prière, qui devint plus précise et plus déterminée, je demandai à Dieu, mon Père Céleste, de m’accorder “*force et pouvoir sur tons les démons, avec la puissance de guérir les maladies*” (Évangile selon Saint Luc IX, 1). Je Lui demandai de préparer la malade et de lui donner la force d’obeir à mon commandement de: Au nom du Seigneur Jésus et par la puissance du SaintEsprit: “*Lève-toi ... et marche!*”

Ainsi mes larmes tarirent.

Je descendis clans la salle de réunion assuré que j’étais le messager et l’instrument de Dieu, et non pas un “imposteur.”

Le récit qui suit est fait par Madame Ruby elle-même.

Il ne peut y avoir de doute qu’un miracle de guérison se soit accompli.

**TÉMOIGNAGE ÉCRIT PAR M^{me} RUBY APRÈS
SA GUÉRISON.**

HOME DE SION, CHICAGO
le 18 avril 1899.

REV. JEAN ALEX. DOWIE.

Cher frère en Christ,

Au mois de janvier dernier, il y a eu vingt et un ans que je tombai dans l'escalier d'une maison en construction.

Le choc fut si violent que je me brisai trois vertèbres et trois côtes. De plus j'avais de sérieuses lésions internes. Aussitôt après la chute il me sembla comme si tous les organes intérieurs étaient déplacés.

Je consultai plusieurs médecins et me soumis à leurs traitements, mais sans en recevoir de soulagement.

Un ulcère interne commença à se former dans l'abdomen et bientôt il s'étendit sur tout le côté gauche. Puis l'un après l'autre, des abcès se formèrent.

Pendant plusieurs années ils furent la cause de beaucoup de souffrances j'étais continuellement entre les mains des docteurs et devenais de plus en plus faible.

Un soir, mon mari étant sorti je présidais au coucher des enfants, lorsque tout à coup je sentis mon épine dorsale s'affaïsser. Incapable de me soutenir, je me traînai péniblement jusqu'au siège le plus proche afin de m'y appuyer.

Un peu plus tard, mon mari rentra. Il me prit dans ses bras et me déposa sur le lit.

A partir de ce jour, durant treize longues années et jusqu'au moment où Dieu me guérit instantanément—il y a treize jours de cela — je fus une invalide incapable de se tenir sur ses pieds.

Pendant plusieurs mois des j'endurai des douleurs intenses; j'étais incapable de me mouvoir.

Durant deux mois spécialement, il me fut même impossible de porter la nourriture à ma bouche. Je ne pouvais remuer les membres ou soulever ma tête de l'oreiller. Lorsqu'on me transportait de mon lit sur une chaise-longue, ma tête pendait comme celle d'un petit enfant.

Ces deux mois furent un temps de souffrances continuelles. Je ne pouvais dormir plus de deux minutes de suite.

Cependant je persévérais à prier, demandant à Dieu de calmer mes douleurs; et Il le fit.

Les souffrances atroces diminuèrent un peu, mais durant trois ans il me fut impossible de dormir plus de cinq minutes à la fois.

Quel soulagement peut-on attendre de cinq minutes de sommeil?

Ce fut alors que nous entendîmes parler du D^r Dowie et de l'œuvre merveilleuse que Dieu accomplissait en Californie par son moyen.

Ma mère lui écrivit, lui demandant de prier pour moi. Dès lors mon état s'améliora; mais je continuai à faire usage de médecines. Ce fut un tort de ma part, je le sens, mais mon mari était lui-même un médecin et lorsqu'il me voyait subir de si intolérables souffrances, il croyait être de son devoir de me faire prendre quelque calmant.

J'acceptais seulement pour lui faire plaisir, car depuis longtemps déjà j'avais perdu toute confiance dans les médecins et leurs remèdes.

Mon mari avait eu des consultations avec les meilleurs

docteurs de Des Moines, dans l'État d'Iowa, et il correspondait avec quelques-uns des meilleurs médecins de St. Louis et de Chicago.

Malgré tous les divers traitements auxquels je ise, je ne fus soumise, je ne fus jamais soulagée.

Desirant me confier pleinement en Dieu, à plusieurs reprises j'abandonnai remèdes et médecines. Chaque fois je me sentais plus forte.

Il m'arriva même de pouvoir supporter de rester couchée sur une chaise-longue pendant plusieurs heures.

Au cours de l'été 1892 je devins assez forte pour pouvoir faire avancer moi-même mon fauteuil à roulette.

En mars 1893 mon mari pensa bien faire en me conduisant au Sanatorium du D^r Drake à Des Moines, État d'Iowa.

Le D^r Drake vint chez nous et m'examina. Il me déclara que mon séjour au Sanatorium ne serait que de cinq ou six semaines au plus.

J'y restai quatre mois. Le transport me coûta presque la vie. On dut attendre plusieurs semaines avant de pouvoir m'opérer.

Après un examen plus minutieux les docteurs déclarèrent qu'ils étaient loin de penser que mon état fût si grave. Ils dirent bien qu'ill n'y avait pas de guérison possible pour l'épine dorsale et le côté, mais ils espéraient toutefois qu'après l'opération je pourrais supporter quelques promenades en voiture et marcher un peu dans la maison.

Je subis deux graves opérations et chaque fois les chirurgiens me crurent morte. Ce ne fut qu'à grand peine qu'ils parvinrent à me ranimer. L'un des premiers docteurs de Des Moines jeta à terre le chloroforme qu'il m'administrait, en s'écriant: "Elle est morte! Il est inutile de continuer!"

Chaque fois je restai quatre heures sur la table de l'opération.

Si ma vie a été préservée, je crois que c'est en réponse aux supplications de quelques amis qui ne cessaient de prier pour moi.

A partir du moment où je fus opérée, j'eus de plus fréquents abcès que précédemment.

Nous sentimes que nous avions manqué en allant au Sanatorium.

Durant les six années que suivirent je souffris beaucoup.

Il ya un peu plus d'un an, je me décidai à laisser définitivement de côté toute médecine, et à me confier pleinement en Dieu pour ma guérison.

Alors je recouvrai quelque peu de forces; mais toujours je sentais que je serais jamais rendue entièrement à la santé aussi longtemps que mon praticien la médecine.

Enfin, après bien des luttes, mon mari se décida à abandonner sa profession et il fut d'avis de m'amener au "Home de Sion" à Chicago.

On me transporta de la maison sur un lit de camp qu'on plaça dans le fourgon des bagages.

Et c'est ainsi que je fis mon entrée à Chicago.

Beaucoup de personnes amies pensèrent que je ne pourrais jamais supporter le voyage. Mais en réponse à toutes les prières qui Lui furent adressées en ma faveur Dieu me soutint merveilleusement.

Quatorze ans auparavant j'avais eu le bras gauche cassé et je ne pouvais plus le tourner pour enfile la manche de ma robe. De nouveau, six mois auparavant, ce même bras avait et les os n'avaient jamais été remplacés. Après deux jours passés au Home j'enlevai les pansements, décidée à me confier en Dieu. Il répondit et mon bras fut complètement guéri.

Nous étions arrivés au Home un mercredi. Le vendredi suivant avait lieu la réunion spécialement destinée aux malades. Deux Anciens prièrent pour moi. Et aussitôt j'eus la force de soulever ma tête et mes épaules de dessus l'oreiller. Je pus aussi supporter qu'on me transportât de mon petit lit de camp sur une chaise roulante.

Le mercredi suivant 5 avril, au culte du matin, vous avez vous-même prononcé une courte prière. Puis, me demandant si j'étais décidée à obéir, vous avez ordonné: "Au nom du Seigneur Jésus-Christ, par la Puissance du Saint-Esprit et selon la Volonté de Dieu notre Père Céleste, levez-vous!"

J'ohéis! Et, Dieu soit loué, je pus me tenir debout et marcher.

Après avoir été invalide, sans force et sans vie, pour la première fois je me levai et marchai.

Depuis lors chaque jour mes forces ont augmenté et je n'ai cessé de marcher.

Les traces de ces vingt et une sombres années de souffrance et de continuelle maladie ont déjà disparu et j'espère être rendue forte et vigoureuse, plus même qu'a aucun moment de ma jeunesse.

Je ne puis assez remercier et louer Dieu pour Sa grande bonté à mon égard. Et je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance au D^r Dowie et aux Anciens de Sion pour leurs prières.

Demandant à Dieu de bénir ce témoignage et de permettre qu'il soit en bénédiction à beaucoup d'autres malades et souffrants, les amenant à trouver en Lui leur Sauveur et leur Médecin,

je demeure votre Sœur en Jésus-Christ
(Mme) W. O. RUBY.

**CONFIRMATION DU TÉMOIGNAGE
PRÉCEDENT PAR LE Dr W. O. RUBY.**

PRENTICE, ÉTAT DE WISCONSIN,
le 29 mai 1899.

Rév. Dr. J. G. Speicher, Chicago.

Madame Ruby désirant beaucoup que je vous écrive pour vous faire part de sa condition avant son séjour au Home de Sion à Chicago, en mars 1899, je viens ajouter mon témoignage.

Il y a environ vingt et un ans que Madame Ruby fit une chute assez grave tandis qu'elle descendait un escalier en voie de construction.

La partie inférieure de l'épine dorsale fut démise. Les médecins appelés pour la soigner déclarèrent que sa condition était des plus critiques. L'une des conséquences de cette chute fut qu'elle perdit complètement sa voix pendant plusieurs mois. Ses organes internes furent déplacés ce qui amena des troubles continuels.

Notre premier enfant fut un garçon, et ma femme eut un accouchement des plus pénibles. Son état fut encore aggravé par le médecin qui la traita et qui la fit souffrir davantage encore que la naissance de l'enfant.

Tout ceci se passa avant que j'étudiasse la médecine; nous avions confiance en notre médecin de famille et nous pensions naturellement à ce moment-là que tout ce qui se faisait était pour le mieux. Inutile d'ajouter que dès lors nous n'avons plus rien eu à faire avec lui.

Ma femme se remit très lentement et continua à prendre des remèdes qui ne lui procurèrent aucun soulagement.

Ce fut durant cette maladie prolongée, accompagnée de souffrances intenses ainsi que de notes de médecins assez élevées, que je me suis résolu à étudier la médecine. L'état de ma femme continuait à empirer. Elle souffrait au point de ne pas pouvoir se retourner, ou plutôt de ne pas pouvoir être retournée dans son lit, sans ressentir de violentes douleurs.

En 1893 je la fis transporter à Des Moines (Etat d'Iowa) au Sanatorium Drake, où elle resta quatre mois et où elle subit plusieurs opérations dangereuses.

Rentrée à la maison son état alla encore en empirant. Des abcès se formèrent dans la cavité abdominale. Les décharges de pus, accompagnées de douleurs insupportables, devinrent de plus en plus fréquentes et épuisèrent toute vie au dedans d'elle.

Pendant un an elle essaya encore d'un autre traitement, mais sans résultat.

C'est alors qu'elle se décida à se confier en Dieu pour sa guérison. Durant treize ans elle ne fut que portée de son lit à sa chaise-longue et de sa chaise-longue à son lit, tandis que le moindre mouvement lui occasionnait les plus vives douleurs dans le dos. Son estomac devint naturellement très délicat et ne pouvait digérer que les aliments les plus légers.

Enfin, après n'avoir pas quitté sa chambre pendant deux ans nous réesolûmes de la faire transporter au Home de Sion à Chicago.

Elle avait parfaite confiance qu'elle obtiendrait sa guérison, si settlement elle parvenait à atteindre le Home et à y entendre la prédication du plein Évangile.

Nous écrivîmes au D^r Dowie de prier pour un voyage propice. Il n'y a nul doute que Madame Ruby supporta le transport bien mieux que nous l'aurions jamais espéré.

Je suis plus que convaincu que la guérison de ma femme fut le résultat de sa foi en Dieu, ainsi que des prières du Surveillant Général et des Anciens de Sion.

Madame Ruby va mieux maintenant et elle reprend des forces. Elle va partout dans la maison et le jardin, et prend plaisir à l'exercice en plein air. Elle peut manger tout ce qu'elle désire sans en éprouver aucun inconvénient. Le fait est qu'elle se trouve une toute autre femme.

Je pourrais en écrire bien davantage à son sujet mais il faut que je m'arrête.

Je vous accorde pleine liberté de publier sous ma signature que tout ce que Madame Ruby a déclaré dans son témoignage au Tabernacle de Sion est véritable.

En vous témoignant ma profonde reconnaissance je vous prie de croire à mes sentiments respectueux.

DR. W. O. Ruby.

Six Ans Après.

TÉMOIGNAGE RÉCENT DE Mme W. O. RUBY.

ZION CITY, le 3 juillet 1905.

Cher Premier Apôtre,

La paix soit avec vous!

C'est avec grand plaisir que je me conforme à votre désir

d'ajouter quelques lignes à mon témoignage précédent.

J'écris ces lignes avec un cœur débordant de louange et de reconnaissance envers Dieu pour Sa grande bonté à mon égard, espérant qu'Il s'en servira pour le salut et la guérison de personnes souffrantes et opprimées par le Diable, comme cela a été mon cas durant plusieurs années.

Il y a maintenant six ans que j'ai obtenu ma guérison et je bénis le Seigneur pour la façon dont Il m'a gardée. Je n'ai jamais eu un seul retour des maladies dont j'étais atteinte autrefois et dont je fus délivrée le 5 avril 1899, en réponse à vos prières.

Je rends grâce à Dieu pour le privilège que j'ai de vivre en ces premiers jours du Rétablissement de toutes choses, dans l'atmosphère pure de cette Cité de Dieu. Je le remercie aussi de ce qu'Il m'a permis de prendre part à l'Oeuvre de la Restauration.

Oh! Combien je bénis Dieu pour Sion et pour le Prophète et l'Apôtre qu'Il nous a envoyé pour nous enseigner Sa Parole et nous faire connaître le triple Évangile du Salut, de la Guérison et de la Vie Sainte!

Ma prière est que Dieu veuille toucher le cœur de tous les malades qui liront ces lignes et qu'Il les amène à accepter Jésus, le Christ, comme leur Sauveur, leur Médecin, leur Purificateur et leur Gardien.

W.O. RUBY,
Diaconesse dans l'Église Chrétienne Catholique Apostolique
en Sion.